Ilias YOCARIS, *Style et semiosis littéraire*

Paris, Classiques Garnier, coll. Investigations stylistiques, 2016, 430 pages

Jacques-Philippe Saint-Gerand

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/11707>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.11707

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2017

Pagination : 455-458

ISBN : 9782814305076

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Jacques-Philippe Saint-Gerand, « Ilias YOCARIS, *Style et semiosis littéraire* », *Questions de communication*

[En ligne], 32 | 2017, mis en ligne le 31 décembre 2017, consulté le 04 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/11707> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.11707>

et 4^e de couverture !), ces derniers ayant largement conscience que, de droite comme de gauche et en marche, leur argent sert bien souvent à justifier et entretenir l'existence d'officines officielles totalement inutiles. Ou lorsque la fixation obsessionnelle des uns et des autres – Académiciens, journalistes, et même auteurs de cet ouvrage – sur le mot fait oublier que le sens est non dans l'item lexical en soi, quels que soient sa forme et son genre grammatical, mais bien dans le discours qui le construit. Or, seul des régimes totalitaires peuvent prétendre gouverner jusqu'aux discours. Laissons donc les usages se développer comme le souhaitent les usagers, et comme ils le font sans le savoir ou avec à peine une once de sentiment épilinguistique, sans se soucier plus des billevesées rétrogrades de l'Académie française – recourant parfois aux explications *mal comprises* de personnalités telles que Claude Lévi-Strauss ou Georges Dumézil – que des injonctions ministérielles et des intérêts idéologiques d'un féminisme revendicatif déjà trop daté. Au fil des pages, on passera sur des anachronismes probablement imputables à une certaine rapidité de rédaction : « lexicographie » (p. 47), ne peut pas valoir pour le ^{xvi}e, le ^{xviii}e et la majeure partie du ^{xix}e siècle jusqu'à Émile Littré ou Adolphe Hatfield et Arsène Darmesteter ; ou sur des considérations dont on peut penser qu'elles vont quelque peu à l'encontre de l'objectivité d'une étude scientifique : « Les académiciens gays » (p. 57) ; on n'a quand même pas osé cerner ou identifier les LGBT sous la Coupole !... et d'autres maladroites de ce... genre.

Au-delà des sourires et des insinuations, on se rappellera aussi que l'objet de la discussion sur le mot « mariage » à propos du « mariage pour tous » a été éclairci de manière linguistiquement bien plus rigoureuse et intéressante par un académicien des Inscriptions et Belles Lettres, en l'occurrence Robert Martin, ancien directeur de l'Institut national de la langue française (Inalf) (!), dans son dernier ouvrage, *Linguistique de l'universel. Réflexions sur les universaux du langage, les concepts universels, la notion de langue universelle* (Paris, Éd. De Boccard, 2016, p. 76). Comme quoi les Académies et leurs membres ne sont pas insensibles aux questions d'actualité et aux problèmes qu'elles posent. Le tout est d'avoir la hauteur de vue et les connaissances scientifiques nécessaires pour les traiter. Ce que n'ont manifestement pas la plupart des Académiciens et de leurs détracteurs, d'où l'impression d'une perpétuelle remise en scène d'arguments idéologiques totalement incompatibles. Une chronologie assez détaillée sinon exhaustive des événements et des articles de presse de la tranche 1984-2015 (pp. 197-205) rendra, en revanche, bien

des services à qui veut, sans œillères, approfondir la réflexion sur ce sujet par l'analyse de discours rigoureuse des documents qu'elle renferme. Enfin, une bibliographie (pp. 208-214) des études sur la « féminisation et les mots féminins de la langue française, des études sur l'Académie française, et des autres sources citées, ainsi que des guides édités par les instances politiques officielles pour normaliser la question, tant en Belgique, Suisse, France qu'au Canada, saura combler la curiosité ou l'intérêt des lecteurs les plus exigeants. En souhaitant et espérant que ces derniers n'aient pas déjà été lassés par ces sempiternels débats confondant un système de formes sémiologiques, qui est ce qu'il est, la langue française, et un pur système de normes strictement idéologiques, qui devrait être comme on le voudrait, le français. Il est un moment où la récurrence devient abrasive...

Les usagers ordinaires de cette langue, les francophones, seuls, peuvent en définitive trancher dans cette question de représentation, et selon leurs habitudes de pensée, entre genre grammatical et sexuisemblance des substantifs, comme l'écrivaient déjà entre 1910 et 1939 Jacques Damourette et Édouard Pichon dans leur *Essai de Grammaire de la Langue Française* (Paris, Éd. Artrey)... Auquel il n'est d'ailleurs nullement fait allusion ou référence ici.

Jacques-Philippe Saint-Gerand

CeReS, université de Limoges

jacques-philippe.saint-gerand@unilim.fr

Ilias YOCARIS, *Style et semiosis littéraire*

Paris, Classiques Garnier, coll. Investigations stylistiques, 2016, 430 pages

À proportion de la difficulté à définir la notion de style, aussi bien en compréhension qu'en extension, il semble que, depuis qu'elles se sont rangées sous la bannière technique de la *stylistique*, les études de cet objet, notamment sous son aspect littéraire, éprouvent le besoin d'affirmer leur scientificité au moyen de procédures d'analyse de plus en plus conditionnées par un souci moins épistémologique que technologique. Le littéraire s'y voit d'emblée rebuté par une terminologie qui lui semble absconse. Le linguiste y suspecte un emploi très relâché, parfois même très approximatif et illusoire, voire fautif, de notions et concepts rigoureusement définis dans une perspective bien plus large que celle des usages de la langue dite « littéraire », dont il conviendrait d'ailleurs de préciser la nature, si celle-ci, en dehors des contraintes de genre qui pèsent sur elle mais qui sont d'un autre ordre que strictement linguistique, en possède une, absolument

distincte de la langue en général. Aussi accueille-t-on d'abord avec sympathie un ouvrage qui ose dans son titre le terme de *semiosis* en l'intercalant entre *style* et *littéraire*. Ce qui est une manière directe de poser le redoutable problème de la *manière* dont le style se manifeste dans une œuvre littéraire. Or, la quatrième de couverture impose immédiatement un bémol à notre sympathie lorsqu'on y lit que « le style littéraire se présente comme un surplus observable »... En effet, si la notion de *semiosis* est non seulement parfaitement recevable mais même nécessaire dans la compréhension d'un style, comme expression de l'infrangible solidarité des deux niveaux de la forme et de la substance des plans de l'expression et du contenu, le syntagme « surplus observable » introduit regrettablement l'idée d'une possible désolidarisation de ces deux plans, l'effet de style étant perçu par rapport à une sorte d'état neutre de l'expression qui détruirait du même coup son contenu. Nous voilà donc plongés dans une perplexité profonde.

La lecture du livre d'Ilias Yocaris va heureusement lever rapidement les effets de cette dubitation. La construction laisse apparaître en effet deux ouvrages en un seul. Après une introduction très incisive, et même parfois tranchante : « Le style littéraire, un concept insaisissable ? » (pp. 11-27), une première partie, « Le Processus de Stylisation » (pp. 29-231), s'attache en effet à proposer une vision sémiotique de l'étude du style, sous un angle théorique et épistémologique. Une seconde partie, intitulée « Stylisation et Sursémiotisation du langage dans les fictions postmodernes » (pp. 233-369), sous la bannière de la notion de *postmodernisme* (p. 240), s'applique à mettre à l'épreuve les notions précédemment exposées dans des œuvres de Claude Simon, Carlos Fuentes, et une analyse du film de Lars von Trier, *Epidemic* (p. 351). Par cette organisation, on perçoit déjà le dessein de l'auteur de construire une « stylistique totale » (p. 226), capable de faire ses preuves sur n'importe quel support – entendons sur n'importe quel objet artistique capable de supporter des analyses d'une si haute technicité qu'elles peuvent en venir parfois à convoquer, pour se justifier, la mécanique quantique de Niels Bohr (p. 34) et les travaux de l'épistémologue Michel Bitbol (http://michel.bitbol.pagesperso-orange.fr/page_garde_liste.html) prônant un relationnisme holiste radical (p. 39). Une brève conclusion plaide en faveur – et l'on s'en réjouit vivement après la lecture de ce qui précède – de « L'Aspect ludique de la stylistique » (pp. 371-374). Une très abondante et fort précise bibliographie complète le volume, qui permet de mieux saisir quels ont été, en dehors de l'auteur lui-même (pp. 402-403),

les sources d'inspiration les plus constantes de sa réflexion. À quoi succèdent, pour rendre plus aisée la consultation du volume, trois *indices* des noms (p. 405), des œuvres (p. 413), et des notions (p. 417).

Pour entrer plus avant dans la matière de ce foisonnant ouvrage, reconnaissons que l'introduction nous mène immédiatement au cœur du débat : les définitions du style, même sous leur forme apparemment modernisée par les stylisticiens de la seconde moitié du *xx^e* siècle et leurs différents recours à des technologies d'inspiration sémiologique ou linguistique, ne permettent qu'une caractérisation de cet objet, nullement sa définition conceptuelle. Ilias Yocaris, avec un réel talent de polémiste, critique en force toutes ces tentatives, en dénonce les « limites méthodologiques » (pp. 60-64) pour mieux avancer les arguments qu'il propose ensuite dans la première partie de son livre. En substituant dans celle-ci un processus à un produit fini, il rejoint une pensée du langage dont Wilhelm von Humboldt a initialement assuré la promotion en opposant *ergon* et *energeia*. En d'autres termes, Ilias Yocaris envisage, en littérature comme dans d'autres formes d'art, une dynamique dont l'effet est une forme esthétique identifiable au moyen de critères sémiotiques. Et c'est donc en quelque sorte à un renversement de conception qu'il nous invite. Tandis que la *sémiostylistique* croit percevoir dans le stylème l'unité minimale distinctive et fondatrice du style, il conviendrait plutôt d'envisager une *stylosémiotique* dans laquelle les processus sémiologiques conduisent à la formation d'un style par une articulation singulière et unique des fonctifs de l'expression et du contenu. C'est pourquoi Ilias Yocaris énumère et commente les opérations discursives liées à la stylisation en distinguant les modalités de fonctionnement « épédictique » (pp. 65-88), « holistique/systémique » (pp. 88-114) et participatif (pp. 116-168), ce qui l'amène à préciser la notion de style littéraire, en soulignant que ce dernier n'est finalement guère dissociable de la langue en général, mais implique à la façon de Leo Spitzer, lui-même influencé par Friedrich Schleiermacher, une attention herméneutique au détail dont la valeur n'apparaît que par référence au tout, à l'ensemble. C'est alors par une « extension des possibilités de la langue », ce que Ilias Yocaris appelle une « sursémiotisation » (p. 173 *sqq.*), que se réalise la stylisation aboutissant à la production d'un style, ou du style.

En dépit des efforts de l'auteur pour asseoir sa conception sur des bases épistémologiques et théoriques infalsifiables, nous ne suivrons pas nécessairement Ilias Yocaris, sans broncher, dans l'usage qu'il fait des « opérateurs de signification » (p. 173) et de la « création de molécules sémiques » (p. 196). En effet, même s'il

s'appuie, comme on l'a vu plus haut, sur les éléments de physique quantique de Niels Bohr et l'extrapolation épistémique à laquelle Michel Bitbol a procédé à partir de ces éléments, il nous semble retrouver dans ces références un modèle explicatif dont le mécanicisme structural a montré les limites à la fin des années 70. L'idée avancée (p. 207 sqq.), même s'il s'agit d'une métaphore, du « déverrouillage opératoire de la langue littéraire : le cas de l'idiolecte novarinien » (pp. 207-227) confirme ce risque en dépit d'une analyse assez précise et fine de *L'Origine rouge* (Valère Novarina, Paris, POL, 2000), car cette notion même de « déverrouillage » est reprise des travaux de textique de Jean Ricardou, dont on sait qu'ils sont aujourd'hui largement datés et affichent une historicité indéniable de penser la littérature, plus du côté de sa théorisation que de ses multiples formes réalisées. En dépit de ces réserves, nous pouvons cependant souscrire sans hésitation à la conclusion de cette première partie, qui développe l'idée, à vrai dire pas tout à fait neuve ou inédite, d'une stylistique totale (p. 228) comme « discipline intégrante » (Jean-Marie Klinkenberg, *Le Sens rhétorique. Essais de sémantique littéraire*, Bruxelles, Éd. Les Éperonniers, 1990, p. 65). Suit alors comme un second ouvrage à l'intérieur du dessein d'ensemble d'Ilias Yocaris. Second ouvrage qui avait été préparé par l'étude du texte de Valère Novarina, et qui est constitué d'une réponse apportée à la question : qu'est-ce que le postmodernisme (pp. 223-280) ? Une réponse qui s'appuie sur trois études de cas dans lesquelles les éléments précédents de théorisation sont testés dans leur efficacité analytique. On comprend d'ailleurs mieux le luxe de précautions épistémologiques dont s'est entouré l'auteur dans la première partie de son ouvrage lorsqu'il interroge cette notion de « postmodernisme » sous l'angle d'une « exploration ontologique » (pp. 241-245) car, pour plonger à ces profondeurs, il faut pouvoir s'affranchir de toute dépendance à l'égard du « modèle [scriptural] de la "récognition" hérité du rationalisme philosophique du ^{xvii}^e et du ^{xviii}^e siècle » (p. 241). Ce qui revient à prendre position par rapport à une pensée du langage. À cet égard, on pourra déplorer qu'Ilias Yocaris ne tienne pas mieux en considération les recherches que Robert Martin a développées depuis de nombreuses années sur les principes constitutifs universels du langage, qu'il a récemment synthétisés dans *Linguistique de l'universel. Réflexions sur les universaux du langage, les concepts universels, la notion de langue universelle* (Paris, Éd. De Boccard, 2016, notamment dans les pages 50-56). Dans ces pages, Robert Martin expose avec des arguments d'une grande force sa conception d'un nominalisme tempéré, laquelle apporte une juste réponse sensée à la question de cette « ontologie » d'un post-modernisme envisageable ou simple leurre poussant à leur extrême

les théories de la déconstruction du sens. Lorsque Ilias Yocaris, comme on l'a vu plus haut, selon un modèle daté, définit à la manière des phonèmes ou des sémèmes « les traits distinctifs des fictions postmodernes » (pp. 250-280), on voit bien en quoi le souci de théorisation prend le pas sur l'impossible unité d'une notion dont Jean-François Lyotard, Jacques Derrida ou Jean Baudrillard ont des conceptions distinctes, la bannière sous laquelle prétendent se ranger des auteurs tels que Michel Butor, Philippe Sollers, Annie Ernaux, Marie Darrieusecq ou Pierre Michon. Sous ce point de vue, il peut même apparaître quelque difficulté d'articulation avec les auteurs et ouvrages littéraires choisis par Ilias Yocaris pour étayer son propos : Claude Simon et Carlos Fuentes. Si le premier procède à « la déchosification des "objets" matériels et verbaux » (pp. 288-308), le second s'attache plutôt à celle des « objets fictionnels », et entre « un texte singulièrement transparent » et « une dialectique entre norme et écart » somme toute assez classique, il est difficile de discerner clairement le propos au regard de la pensée du langage par rapport à laquelle se déterminent ces auteurs, laquelle conditionne, leur compréhension de sa *semiosis*, aussi bien que les modalités du processus de stylisation inscrit dans leurs œuvres. Schémas et tableaux (pp. 326-327 ; pp. 333-334), comme ce fut déjà le cas pages 219 ou 256, rendent d'ailleurs indirectement compte de la difficulté à entrer avec des mots et une syntaxe contraints au cœur de ces expérimentations narratives « post-modernes ». Appliquée à un film de Lars von Trier, *Epidemic* (1987), la méthode d'analyse stylistique élaborée par Ilias Yocaris s'appuie de nouveau sur la « dimension holistique » de l'objet filmique (p. 351), ce qui permet de mieux cerner le dispositif narratif de la contagion – notionnelle et spatiale – mis en place dans cette œuvre, et, au prix d'un jeu de mots – *mysticisme et mystification* (p. 368) – de clore le débat sur l'interprétabilité d'un film qui, par bien des aspects, atteint au « summum de l'ambivalence indécidable » (p. 369).

Au terme de la lecture de cet ouvrage, on appréciera bien sûr l'étendue et la qualité des références bibliographiques invoquées par l'auteur, ainsi que les indices déjà évoqués plus haut. Mais, en matière de *semiosis* (littéraire et même au-delà) la question reste toujours pendante, à notre sens, de savoir si toute la difficulté de la compréhension de ce processus ne réside pas dans le recours à la notion de « stylistique », qui, sur des bords contraires, de Charles Bally à Georges Molinié ou François Rastier et bien d'autres, en donnerait comme la clef... mais sous un point de vue strictement mécaniciste. Or cette conception ne peut aboutir qu'à un produit objectif, alors que l'idée de « stylisation », poussée à

son terme, bien plus intéressante, permet de dégager dans les œuvres étudiées une tension dialectique entre l'écriture et la lecture qui justifie pleinement la conception « participative » (p. 116) défendue par Ilias Yocaris. On peut dès lors regretter que, par souci de démonstration, celui-ci donne trop souvent, malheureusement, l'impression de s'écarter de son idée-force pour proposer une leçon – au sens étymologique premier – sérieusement dogmatique, qui dément cruellement la pirouette finale, que nous partageons, selon laquelle toute analyse de style – mais Ilias Yocaris utilise là « *stylistique* » ! – a essentiellement un caractère ludique. Remarque formulée sans acrimonie mais *cum grano salis*, et qui, dans le fond, n'enlève rien à l'intérêt de son ouvrage parfaitement apte à nourrir d'ultérieures discussions enflammées sur la nature et les approches du style, cet objet si fragile trop fréquemment réduit en cendres par une exigence d'objectivation et d'objectivité, à ne pas confondre avec une réelle rigueur herméneutique.

Jacques-Philippe Saint-Gerand

CeReS, université de Limoges

jacques-philippe.saint-gerand@unilim.fr

Médias, technologies

Alain ACCARDO, *Pour une socioanalyse du journalisme. Considéré comme une fraction emblématique de la nouvelle petite bourgeoisie intellectuelle*

Marseille, Éd. Agone, coll. Cent mille signes, 2017, 146 pages

Avec l'apparition des médias nationaux et internationaux diffusés à très grande échelle et des technologies numériques de l'information et de la communication, le journalisme a dû se transformer en profondeur pour accompagner l'évolution des sociétés occidentales postmodernes et continuer à demeurer en phase avec un monde dont les frontières sont en constante redéfinition et même réinvention. Les flux d'information n'ont cessé de s'accélérer et il faut bien souvent quelques secondes à peine pour qu'une information capitale (un scoop) fasse le tour de la planète et parallèlement de la twittosphère qui la fait accéder à un stade d'hypermédiation. Pourtant, dans cette masse d'informations publiées et diffusées chaque jour (ce que l'on est convenu d'appeler les *big data*), il n'est pas aisé pour le lecteur – même aguerri – de pouvoir disposer d'informations résolument nouvelles, variées, attestées. À lire la presse attentivement, on a l'impression qu'une seule et même ligne éditoriale est adoptée, conduisant à une uniformisation et à une standardisation de l'information journalistique.

Dans la seconde réédition de son ouvrage intitulé *Pour une socioanalyse du journalisme. Considéré comme une fraction emblématique de la nouvelle petite bourgeoisie intellectuelle*, le sociologue Alain Accardo – Professeur honoraire à l'Université Bordeaux-Montaigne – choisit de donner à voir la profession journalistique sous un angle radicalement différent de celui que le grand public peut avoir et de celui que les médias eux-mêmes continuent à accréditer. Dans l'introduction de cet ouvrage (pp. 1-10) – composé de quatorze brefs chapitres –, l'auteur stigmatise le passage au numérique d'une partie de la presse française et en fait l'une des causes, sinon la seule, de la détérioration des formes de l'activité journalistique : « Plus que jamais les médias sont une industrie soumise à toutes les contraintes et tous les impératifs de l'économie libérale et de la financiarisation » (p. 1). Le sociologue propose de faire remonter à la démocratisation de la télévision et à l'essor de la publicité l'origine d'une certaine soumission au mercantilisme des industriels, des banquiers et des grands investisseurs qui détiennent désormais la propriété de la presque totalité des médias d'information et de communication. Très critique, Alain Accardo estime que « en dépit d'opposants internes courageux mais non organisés et très minoritaires, la corporation de journalistes s'est depuis longtemps rangée massivement dans le camp des défenseurs de l'ordre établi » (pp. 2-3). Établissant une distinction entre la représentation très valorisante que le public a du journalisme (quelques journalistes brillants font exception) et la réalité d'une profession caractérisée selon lui par la médiocrité intellectuelle et d'impudence morale, Alain Accardo juge que « la représentation médiatique du monde, telle qu'elle est fabriquée quotidiennement par les journalistes, ne montre pas ce qu'est effectivement la réalité mais ce que les classes dirigeantes et possédantes croient qu'elle est, souhaitent qu'elle soit ou redoutent qu'elle devienne » (p. 6). Poursuivant son analyse critique, il fait des médias et de leurs personnels de simples instruments de propagande, plus ou moins consentants et zélés, dont la classe dominante a besoin pour assurer son hégémonie. Dans le quatrième chapitre (pp. 42-47), l'auteur – fort de la grille de lecture sociologique de Pierre Bourdieu – prend l'exemple de la perpétuelle urgence dans laquelle travaillent les journalistes pour dénoncer la détérioration constante des conditions de travail des journalistes et « les manquements systématiques aux règles les plus élémentaires d'un travail journalistique soucieux de la qualité de l'information » (p. 45). L'accélération des rythmes de diffusion de l'information a conduit les journalistes à sacrifier les procédures essentielles d'authentification des données. Pour Alain Accardo, c'est d'autant